

Alexandre Eckhardt, grammairien

Dans le cadre d'une série de conférences consacrées aux relations franco-hongroises dans le vaste domaine des activités culturelles, aux cours de ce XX^e siècle déjà si long et qui, heureusement peut-être, bientôt s'achève, il est sans doute de notre devoir d'historiens et de mémorialistes d'évoquer les figures de ceux qui, grâce à leur enseignement, à leurs recherches, à leur exemple vivant ont formé, suscité, directement ou indirectement inspiré les porteurs et les artisans de ces relations culturelles, si continues et si actives malgré tous les avatars de l'histoire. Nous savons tous - et plusieurs d'entre nous, nous le savons d'expérience - que parmi ces acteurs-clés des relations culturelles entre nos deux pays, Alexandre Eckhardt a occupé, pendant de longues et difficiles dizaines d'années, une des premières places.

Pourtant, si j'ai tenu à rappeler ici, dans ce bref exposé, un des aspects de l'activité d'Alexandre Eckhardt, ce n'était pas uniquement, ce n'était surtout pas pour que son nom fût ici évoqué une nouvelle fois, d'autant plus qu'il s'agit en somme d'un aspect qui, dans son oeuvre multiple, peut paraître tout à fait secondaire et que, d'ailleurs, l'année prochaine, l'année 1990, qui sera celle du centenaire de sa naissance, nous fournira - et je souhaite fermement qu'elle nous fournisse - l'occasion d'une plus digne et plus pleine commémoration.

J'ai choisi ce sujet en premier lieu parce que l'oeuvre de grammairien d'Eckhardt, constituant aussi, comme j'essaierai de le montrer, une sorte de face cachée de l'histoire de la linguistique en Hongrie, permet d'éclairer, je crois, certains aspects particuliers, dans un certain sens paradigmatiques, riches en enseignements, de la texture complexe des relations et des interactions culturelles - dans l'acception la plus large de ce mot - entre la Hongrie et la France, et j'estime que l'épisode, car il s'agit bien d'une sorte d'épisode - mérite d'être médité.

Le regretté István Sőtér, dans un interview posthume paru il y a quelques semaines dans une revue littéraire hongroise, en parlant de sa jeunesse et de ses maîtres, a affirmé que, pour l'essentiel et malgré le choix de ses sujets de recherche préférés, Eckhardt était surtout linguiste. C'est là une vue de littéraire, pour qui la rigueur un peu sèche d'Eckhardt philologue, son attachement au texte, à la graphie, au menu détail, l'habitude qu'il avait de se référer aux particularités linguistiques de l'époque à laquelle le texte appartenait, - pour qui tout cela constituait donc une attitude de linguiste, respectable mais peu attrayant. En réalité, comme en témoignent aussi ses travaux de jeunesse, Eckhardt n'était linguiste que d'occasion, presque par nécessité - véritablement et constamment, son intérêt s'orientait vers l'histoire littéraire, celle du XVI^e siècle en particulier, vers l'histoire des mentalités et les contacts de tout ordre entre la Hongrie et la France - et si, en raison d'une formation universitaire solide, il possédait de

bonnes connaissances en linguistique historique et même en dialectologie française, c'était pour lui une sorte d'à-côté.

Dans ces conditions, la parution, en 1929, de la plume d'Eckhardt, d'une grammaire descriptive du français moderne /*Új francia leíró nyelvtan*/ pouvait paraître inattendue et correspondre, tout au plus, aux préoccupations du professeur d'université consciencieux qui, responsable, dans sa chaire, de l'enseignement de la langue et de la linguistique françaises tout comme de celui de l'histoire littéraire, entendait doter ses étudiants d'un manuel approprié.

Rien que la dédicace du livre /"Gombocz Zoltánnak a tisztelő barát és hálás tanítvány"/ indique pourtant clairement que l'ambition de l'auteur allait plus loin, qu'il entendait faire oeuvre de linguiste, oeuvre originale même, digne de l'attention d'un ami, d'un professeur qui était à la fois le maître à penser et le grand novateur incompris de la linguistique hongroise de l'époque.

Nous savons par ailleurs qu'Eckhardt, tout littéraire qu'il était, se tenait au courant des évolutions les plus récentes de la linguistique et qu'il était même plus informé, à certains égards, que plus d'un linguiste magyarisant de l'époque. Un indice parmi d'autres: dès 1924, dans un compte rendu du volume d'hommage dédié en Allemagne au romaniste Ph.-A. Becher - qui avait longtemps travaillé en Hongrie - Eckhardt s'élève contre l'"idealistische Neuphilologie" de Karl Vossler, dont l'influence - comme c'était d'ailleurs à attendre dans l'Allemagne de 1922 - apparaît à chaque page des articles du volume; or il est à remarquer que ce n'est pas au nom du comparatisme néogrammairien traditionnel qu'Eckhardt tourne l'arme de son ironie contre les idées à la fois séduisantes et brumeuses de Vossler, mais au nom d'une linguistique nouvelle, fondée sur des concepts théoriques nets, et notamment sur la distinction entre la description et l'histoire des langues et, ce faisant, il prononce un nom qui, sauf pour Gombocz, était un nom nouveau dans la Hongrie de l'époque, celui de Ferdinand de Saussure / et incidemment, celui de Ch. Bally/.

Ceci dit, on n'est plus surpris de voir que la petite grammaire descriptive de 1929 / car une grammaire du français contemporain qui comporte à peine 220 pages aérées de petit in-8° est une petite grammaire / est un livre fondé sur certaines idées-forces de la doctrine saussurienne, que c'est essentiellement une grammaire saussurienne dans la mesure où c'était possible en 1929, époque à laquelle certaines implications plus profondes de la pensée du Genevois n'étaient pas encore pleinement dégagées.

Saussurienne, la grammaire l'était d'abord par la rigueur - presque une rigueur de néophyte - avec laquelle toute diachronie, toute référence à l'histoire en était écartée. Aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle de structuralisme et plus de trente ans de grammaire générative, c'est pour nous une chose naturelle, triviale même, et nous trouvons normal qu'un grammairien s'excuse presque si, dans une grammaire descriptive, il s'aventure dans une explication qui fasse référence au passé. En 1929, c'était chose inouïe, et pas seulement en Hongrie ; même en faisant abstraction du ton volontiers cassant qui était propre à Eckhardt, on comprend la combativité avec laquelle il se voit obligé de déclarer dans sa préface: "...elvi szempont a történeti nyelvtan szempontjainak teljes kikapcsolása.

A történeti szemlélet teljesen ellenkezik a leíró nyelvtan fogalmával, mely csupán az egyidejű és a beszélő lelkében potentialiter tényleg meglévő és működő nyelvjelenségeket tanulmányozza. A legtöbb szerző nem tud és nem is akar a történeti szemlélettől elvonatkoztatni". Toujours est-il qu'à cet égard la grammaire d'Eckhardt n'est pas, pour nous, un livre surprenant, car il est conforme à des habitudes que nous avons acquises depuis ; et il faut constamment se remémorer sa date de parution pour nous rendre compte que ce livre qui se cantonne soigneusement dans son époque, ne donne essentiellement que des exemples plus ou moins contemporains, même des exemples de la presse quotidienne et des exemples fabriqués, qui omet les références obligatoires au passé même classique, était dans son temps un livre neuf et en somme fort courageux.

Il y a cependant un autre principe - celui-là aussi, essentiellement saussurien - dont l'application conséquente est, de nos jours même, digne d'intérêt et d'attention. Eckhardt l'énonce en ces termes: "ilyen /elv/ az alaktanban a beszélt nyelv és az írott szókép közötti különbség figyelembe vétele. A francia nyelvtanok ugyanis elsősorban ortográfiai nyelvtanok, az általuk megállapított jelenségek nagyrésze nem a nyelv, hanem a helyesírás körébe tartozik". En apparence, ce principe n'est qu'une simple extension du premier: l'orthographe française étant essentiellement historique, il convenait d'en faire abstraction pour se cantonner effectivement dans la synchronie rigoureuse. Le principe remonte, cependant, à Saussure (*Cours de linguistique générale*, 45). L'objet linguistique n'est pas défini par la combinaison du mot écrit et du mot parlé - ce dernier constitue à lui seul cet objet; *ibid.* 52 "les grammairiens s'acharnent à attirer l'attention sur la forme écrite". Eckhardt va très loin dans l'application de ce principe. Son livre contient, en fait, deux chapitres distincts concentrés essentiellement sur la morphologie. Le premier /chapitre III/ intitulé "Alaktan" et le deuxième /chapitre IV/ "Helyesírás". Dans son Alaktan, il se tient avec rigueur à la forme prononcée: il constate par exemple que, dans la plupart des cas, les noms et les adjectifs n'ont pas de forme spécifique pour le pluriel, sauf certaines positions syntaxiques spéciales où le signe du pluriel est un -z- final; il considère que les articles, de leur côté, ont une déclinaison complexe, avec des formes qui distinguent en partie les genres; il donne une vue neuve de la conjugaison, en reléguant à l'arrière plan les terminaisons uniquement orthographiques - et ainsi de suite. Tout le reste - les détails de la formation orthographique du féminin ou du pluriel, le système des terminaisons non prononcées du verbe etc. - est décrit dans son *Helyesírás*. Evidemment, c'est un premier essai - même de son propre point de vue l'auteur laisse passer des inconséquences - mais, en somme, nous avons là une approche qu'en France même les grammairiens dits structuralistes n'adopteront que des années, des dizaines d'années plus tard.

Comme c'était normal - étant donné aussi l'absence d'une théorie syntaxique proprement dite et surtout explicite dans le *Cours* de Saussure, - Eckhardt suit dans sa syntaxe un autre modèle, celui de Gombocz, ou plutôt des principes que celui-ci venait d'exposer quelques mois plus tôt dans le volume XXV /1928/ de la revue *Magyar Nyelv*. Pour Gombocz, la syntaxe est une "syntagmatique" qui embrasse tous les éléments de la description engageant le rapport - quel qu'il soit

- entre plusieurs mots. En outre, Gombocz exige que la description du sens soit appliquée avec conséquence dans la syntaxe, la description du sens des formes s'appliquant avant tout aux phénomènes qui relèvent, pour nous, de la phonétique syntaxique et de la phonétique des faits suprasegmentaux. Eckhardt, interprétant ces principes pour les besoins de sa cause, donne une syntaxe relativement très détaillée, avec une description souvent très fine des fonctions des formes appartenant à diverses catégories grammaticales, une énumération fort logique des divers types de proposition, une distinction conséquente - à l'encontre de la plupart des grammaires françaises dites traditionnelles - entre fonctions syntaxiques et ce qu'il est convenu d'appeler "parties du discours" /szófaj/. Mais l'innovation peut-être la plus importante est le chapitre détaillé consacré à la phonétique syntaxique, inégal certes dans ces détails, mais contenant des éléments dont la perspicacité dépasse de loin les analyses courantes à l'époque.

Notons enfin que, si Eckhardt s'abstient de toute considération des couches diachroniques, il consacre une attention soutenue, presque systématique, à ce que l'on pourrait appeler la sociologie linguistique ; avec une terminologie sociologique et stylistique qui, pour nous, est évidemment un peu poussiéreuse, il distingue néanmoins avec finesse les particularités propres aux diverses couches sociologiques de l'usage, jusques et y compris, par exemple, les affectations de vulgarisme de la part de personnes par ailleurs cultivées.

Si je faisais un compte rendu du livre - ce que je ne fais naturellement pas - je serais obligé de noter de nombreuses imperfections - le tout semble avoir été écrit un peu à la hâte, l'auteur n'est pas toujours conséquent avec ses propres principes, il y a quelques affirmations un peu douteuses, des lacunes et des inégalités - et surtout, le livre n'est pas fait pour être un livre d'études, un manuel, il est à la fois trop schématique pour le lecteur studieux et trop difficile, trop abstrait pour le débutant. Mais tout ceci, aux yeux de l'historien de nos disciplines, est secondaire: ce qui est certain, c'est que nous avons là en main la grammaire qui, à son époque, devait être en Hongrie, comme en France et partout ailleurs, la grammaire la plus moderne de conception, la plus moderne d'esprit parmi celles consacrées au français /pour ne pas parler du hongrois, qui, jusqu'à ce jour, ne possède pas de description linguistique comparable à cet opuscule d'Eckhardt/.

Dans un compte rendu paru presque immédiatement après la parution du livre, en 1929 même, Géza Bárczi ne s'y est pas trompé: il a consacré au livre quelques pages presque enthousiastes, en affichant des convictions saussuriennes absolues /qu'il reniera d'ailleurs par la suite/ et en exprimant le souhait que le livre fût publié aussi rapidement que possible en langue étrangère - ce qui jamais, bien entendu, n'a été fait.

Le reste est épilogue. Après 1945 - comme il a repris ses travaux de lexicographie que je ne souhaite pas aborder en ce moment - Eckhardt a écrit d'autres grammaires. Après un livre collectif publié sous sa direction en 1952, auquel ont collaboré plusieurs de ses élèves dont certains présents dans cette salle, il a écrit et publié en 1965 une *Mai francia nyelvtan*, qui a connu depuis plusieurs éditions. Ce sont des livres complets, forts utiles en tant que manuels,

riches en exemples, s'adaptant bien à la doctrine des grands manuels pratiques comme celui de Grévisse, tout en étant, en somme, plus clairs et dans un certain sens plus intelligents - mais, pour l'essentiel, pour les principes, pour la linguistique proprement dite, Eckhardt a fait machine arrière, ou plutôt, semble-t-il, ne s'intéressait plus à ses propres enthousiasmes de jeunesse.

J'ai dit, en introduisant cet exposé, que cet aperçu de l'activité de grammairien d'Alexandre Eckhardt est riche en enseignements, malgré l'apparence modeste et le caractère bien oublié du détail des événements.

Au premier abord, l'enseignement qui se dégage est plutôt mélancolique. Voilà un livre neuf, éclairant, intelligent, novateur, consacré au français par un érudit hongrois et ce livre, comme par fatalité, reste complètement inaperçu en France parce qu'il est écrit en hongrois, et demeure pratiquement sans impact dans son propre pays parce qu'il est consacré au français. On peut imaginer divers scénarios qui se seraient produits dans un cas contraire - traduit en français, publié en France, le livre aurait sans doute fait un peu scandale, certains auraient protesté contre la barbarie du procédé, d'autres auraient monté en épingle maintes petites bévues de ce paysan du Danube - mais il y en aurait eu certains, sans doute, qui se seraient rendu compte qu'ils avait en main un grand livre, un livre important. De toute manière, cela ne s'est pas produit.

Il y a un autre enseignement qui, ici, dans le cadre de ce colloque, ne nous touche pas de près, mais qu'il serait intéressant de creuser: on se rend compte que la lignée des novateurs, des linguistes imbus de théories modernes pour l'époque, n'était pas aussi faible, après 1920, en Hongrie, qu'on ne l'avait cru, cette lignée ne se limitait pas au seul Gombocz, ni même, quelques années plus tard et après la mort de Gombocz, au grand solitaire qu'était Gyula Laziczus. Et il serait intéressant - et sans doute un peu attristant - de chercher à savoir pourquoi et comment certains, comme Eckhardt ou Bárczi, ont petit à petit abandonné la barque de la linguistique moderne.

Il y a, cependant, et justement du point de vue des rapports culturels et scientifiques entre la France et la Hongrie, des aspects qui, pour l'avenir du moins et pour ce qui est des potentialités incluses dans ces relations, renferment des enseignements plus encourageants. L'exploit d'Alexandre Eckhardt démontre, s'il en était besoin, une fois de plus, que, dans les relations culturelles entre la France et la Hongrie, il ne s'agit pas simplement de réception, de connaissance de l'autre, d'assimilation intelligente d'une culture étrangère. Tout cela existe, et n'est pas négligeable. Il y a cependant, également, création, contribution active et intelligente à la culture de l'autre, à la connaissance que l'autre peut avoir de lui-même : les Français, en prenant connaissance de la langue et de la culture de la Hongrie, peuvent eux-mêmes enrichir cette culture, contribuer à la compréhension, à la situer parmi les biens culturels et spirituels de l'humanité entière - et d'un autre côté, comme Eckhardt l'a démontré sans peut-être y penser, un Hongrois, en analysant et étudiant ce que la France possède et ce qu'elle a créé, peut de son côté enrichir ces créations, faire progresser et approfondir leur analyse et contribuer par là à une oeuvre commune. Le

professeur Alexandre Eckhardt, longtemps après sa mort, a donc encore des choses à nous apprendre.